



Pour citer cet article :

Girot (Patrick), « Violence des jeunes ? Mais non ! Elle est partout », *Femmes et monde*, n°48, janvier-mars 1980, p. 8.



Violence des jeunes ?

Mais non ! Elle est partout !

Au long de douze années de partage au milieu des jeunes de la rue, à Paris, dans le 17^e et le 18^e Nord, une bonne trentaine de jeunes que je connaissais plus ou moins sont morts brutalement ; surtout à cause des stupéfiants, puis de la moto ; quelques bagarres, quelques suicides... Cela fait longtemps que je m'interroge sur la violence de ces jeunes, qu'on appelle loubards, voyous, toxicomanes et autres délinquants. Est-ce que vraiment les jeunes sont plus violents qu'autrefois ? ou bien plutôt, la violence sociale ne parvient-elle pas beaucoup plus efficacement à les rejoindre, à les surveiller, à les contrôler, à les conduire à la mort ?

IL Y A TOUJOURS EU DES ORGIES

de bouffe, de sexe. Il y a douze ans, les réveillons, par exemple, étaient l'occasion d'une passion collective qui entraînait les jeunes dans les pires excès ; les dîners de groupe ne se finissaient pas seulement en beuveries, mais également en bagarres monstrueuses. En cassant tout, en se défonçant d'alcool ou de nourriture, ils se retrouvaient ensemble ; fascinés par leur mort, l'approche de leurs limites, le côté « merdique » de l'orgie, ils recherchaient pourtant la plénitude, le plaisir maximum, la totalité.

Maintenant, de plus en plus, ils utilisent les stupéfiants dans cette même quête de renaissance d'un monde nouveau. Avec le fixe (1) individuel, ou déjà dans les « gentilles soirées » où circule le joint, ils jouent avec la mort ; entraînés par la dépendance aux produits, ils approchent les limites de la vie et peuvent se prendre pour Dieu. Avec leurs musiques, les boîtes de nuit utilisent bien cet appétit orgiaque de la communion fraternelle dans les excès sexuels et alimentaires. Signalons également, de plus en plus, la présence de tout jeunes garçons et de travestis qui se tiennent dans la rue pour répondre aux besoins sexuels particuliers de leurs clients.

IL Y A TOUJOURS EU DES REVOLTES

Souvent, sur mon quartier, cela se traduisait par des cambriolages, des « casses ». Il était presque admis, dans certains secteurs, que les jeunes devaient traverser un temps de folle révolte, où ils partaient ensemble en bande pour défier les passants, pour risquer quelque chose, pour se montrer qu'ils existaient. Ceux qu'on appelait les « battants » partaient en expédition dans les caves d'abord, puis dans les appartements. Après, il y eut plusieurs groupes spécialisés dans les résidences secondaires. Maintenant, la prévention de la délinquance étant beaucoup plus efficace, la surveillance des familles devenant très précise, les bagarres entre ban-

des ont à peu près disparues. Les solidarités locales diminuent au profit des groupes d'occasion : on se met d'accord pour tel cambriolage, avec des gens sûrs, qui ne risquent pas de « balancer » (2) ! Par contre, dans la rue — et cela effraie beaucoup l'opinion publique — un jeune tout seul peut fort bien se mettre à brutaliser passionnément un passant quelconque : cela sort de lui sans raison ! En fait, la révolte de ces jeunes est canalisée en délinquance ; et l'avenir de « jeune délinquant », c'est la prison ! Le fait qu'il y ait moins de révoltes collectives organisées par les jeunes ne doit pas nous rassurer ; leur désespoir trouve d'autres chemins de mort.

IL Y A TOUJOURS EU DES SUICIDES

Et je ne range pas seulement sur ce chemin de violence ceux qui, déjà pas tellement gâtés par leur enfance, en viennent à se désintéresser des autres et même du plaisir qu'ils pourraient prendre dans leur vie, voire dans leur corps, jusqu'à ne trouver d'autre solution à leurs problèmes existentiels que la mort. Je considère en effet qu'un nombre de plus en plus important de métiers et de travaux sont des lieux pré-suicidaires. N'ayant aucun goût de vivre — mais pas l'audace d'en finir — des hommes et des femmes, par exemple, laissent couler leur existence dans le « milieu », entre la vie et la mort, et se réfugient dans la prostitution. Ils ont d'autant moins d'énergie pour en sortir qu'ils craignent que le moindre déplacement ne leur donne la mort. Malgré la protestation permanente et silencieuse de ceux qui se suicident, il y a de plus en plus d'intérêts financiers prêts à les utiliser, et à les exploiter tant qu'ils sont en vie.

Donc les jeunes prennent toujours les mêmes chemins de violence pour nier la mort et inventer un nouveau temps ; mais leurs révoltes, leurs orgies et leurs suicides traduisent beaucoup plus, individuellement, un certain désespoir devant la situation que les adultes leur ont préparée dans le monde : ils ont l'impression qu'ils ne pourront rien changer !

CE QUI CHANGE : NOTRE ORGANISATION SOCIALE !

En utilisant les forces de ces jeunes rebelles, les hommes ont organisé ces violences ; depuis longtemps, ils sacrifient ces enfants, ces jeunes. Dès la bataille de Morat, en 1476, les enfants perdus de Genève ont été utilisés par les bourgeois suisses comme avant-garde militaire ; progressivement, ils sont devenus

éclaireurs, grenadiers... l'élite de l'armée ; la Légion Etrangère reste un bon exemple de leur utilisation.

Lorsque les armes modernes ont progressivement remplacé les « enfants perdus », on en a fait des « jeunes délinquants ». Les enfermant dans des prisons, des centres, des colonies pénitentiaires, et maintenant dans des maisons d'éducation surveillée, ou bien ils se normalisent, ou bien ils deviennent truands ou fous. En prison ou à l'asile, lorsqu'ils se font prendre ! Leur enfermement constitue une menace pour tout le monde. Mais, grâce à eux, l'ordre règne !...

Maintenant, les jeunes de la rue savent si on les identifie comme des « jeunes délinquants » — et cela se fait très tôt, de plus en plus tôt ! — qu'ils seront enfermés ou bien deviendront comme Monsieur Tout-le-monde. Leur désespoir les conduit donc à se perdre dans le suicide ou dans l'orgie des stupéfiants. Comme ils noient leurs « manques » dans les drogues, des hôpitaux ne seraient-ils pas tentés d'expérimenter sur eux les médicaments devant guérir un jour les malades mentaux ? Ils seraient à nouveau utilisés comme une avant-garde médicale de notre société industrielle malade, et alors sacrifiés sur l'autel de la santé publique.

Ce ne sont pas tant les jeunes qui changent, mais bien plutôt notre organisation sociale. Le contrôle social était très précis autrefois dans un village : on ne pouvait lever le petit doigt sans que tout le monde le sache. Maintenant, c'est l'Etat moderne qui opère ce contrôle social au travers de sa police, son école, son animation, son assistance sociale... Ses méthodes sont de plus en plus brutales et efficaces ; les méthodes militaires s'appliquant autrefois aux « enfants perdus » se répandent dans tous les secteurs de la vie. Les jeunes de la rue, qui ne veulent pas ressembler aux adultes qu'ils connaissent, réagissent à ces contraintes par des violences qui nous étonnent, mais qui devaient nous apprendre que nous sommes en train de devenir des « robots ».

Cette analyse risque d'apparaître désespérée ! Il est vrai que bien des jeunes de la rue, parmi les plus généreux, sont condamnés à mourir ou à devenir truands ou bien fous, sacrifiés pour le bon ordre social. En prendre clairement la mesure devrait nous conduire à reprendre en main notre vie sociale, à ne pas l'abandonner par routine aux organisations de plus en plus complexes qui nous gouvernent. De nombreux jeunes peuvent trouver dans l'action, notamment au sein du mouvement ouvrier, l'espérance suffisante pour refuser la mort et choisir de vivre.

Patrick GIROT

(1) Fixe : L'injection de stupéfiant par piqûre intra-veineuse.

(2) Balancer : Dénoncer à la police.